

> **Télévision** Le jeune comédien, humoriste, auteur et réalisateur Kyan Khojandi cartonne sur Canal + avec «Bref»

> Il narre les aventures et les malaises d'un trentenaire comme les autres. Ou presque

Isabelle Hanne PARIS

Comme tout le monde, Kyan Khojandi galère toujours pour mettre une housse de couette. Il a déjà soufflé sur une chips tombée par terre pour la manger. Il a chez lui plein de chargeurs de portables inutiles, et il a déjà senti ses chaussettes pour savoir s'il pouvait les remettre. Il s'est déjà demandé s'il y avait une caméra dans les toilettes, chez les autres. Bref, Kyan Khojandi est comme tout le monde. C'est le jeune comédien, humoriste, auteur et réalisateur lui-même qui le dit dans un épisode de *Bref*, minisérie ultradrôle, référencée, speed et ciselée (une minute trente, 130 plans par minute) diffusée sur Canal +, plébiscitée par le public depuis son lancement à la rentrée (1 174 924 «like» sur Facebook à la mi-octobre).

«Bref, j'ai dragué cette fille»; «Bref, j'ai traîné sur Internet»; «Bref, Je remets tout à demain»; «Bref, j'ai un plan cul régulier». C'est ainsi que la voix off de Kyan (prononcer «Kiyane») Khojandi, entre lose et résignation, conclut chaque épisode. Le personnage qu'il interprète («Je» au générique) est un vaillant paumé, tout à son introspection: trentenaire, chômeur, célibataire et dégarni, apathique et glandeur compulsif, procrastinateur et onaniste à ses heures. «C'est lui à 80%!» dira son frère Keyvan, lui aussi comédien, qui joue son frère dans la série. Quand on sait le goût de Khojandi pour les papes de l'autofiction du stand up américain, de Jerry Seinfeld à Louis CK, on est en droit de se poser la question du clown clone. Donc, même âge - 30 ans - même célibat, même calvitie précoce, même curieux regard marron foncé, sans distinction entre l'iris et la pupille, et même confusion ado-adulte: pour le petit déjeuner de Kyan ce matin-là, ce sera thé vert Detox, et Kinder. Mêmes références aussi: le comédien appartient à cette génération sans télé mais avec réseaux sociaux, biberonnée aux séries américaines et aux films split-screenés. Cette génération à la culture hybride, qui



Une brève histoire de trentenaire

adulte tout autant Darren Aronofsky qu'Harold Pinter, Brahms qu'Akhenaton, Steve Jobs qu'Edmond Rostand.

Dans les 20% non autobiographiques, on rangera l'oisiveté et l'inertie. «Kyan a toujours été très actif, déterminé et très créatif», confirme son frère, qui se souvient des «après» qu'il passait avec son pote Gaultier à faire des fausses pubs et à bidouiller des vidéos. Maintenant, il travaille pour Canal +, «dix à quinze heures par

jour» - écriture, tournage, montage, mixage. Un peu rincé, il a dû repousser la reprise de son spectacle au Théâtre de Dix-Heures, les *Deux mecs les plus drôles du monde ne sont pas disponibles pour le moment, en attendant il y a Kyan et Navo*, qu'il a écrit et qu'il joue avec son comparse Bruno «Navo» Muschio, également coauteur et coréalisateur de *Bref*. «Pour l'instant, on attend que le nuage de «Wouahhahaaa» se dissipe», lâche-t-il.

Toujours dans les 20% qui ne lui appartient pas, on rangera les parents, dysfonctionnels et en plein divorce dans la série. Ceux de Kyan sont unis et remerciés au générique. Dès qu'il peut, il va les voir à Reims: lui est Iranien, géologue devenu marchand de tapis après son débarquement en France, chute du chah oblige, «un gros raconteur de blagues». Elle est Picarde, fille de femme de ménage, très mélomane, «aurait bien aimé être danseuse ou comé-

Kyan Khojandi: «Je suis pas dans un rêve de gloire, je suis dans un rêve d'amusement. Je veux que mon quotidien soit un vrai plaisir.»

PARIS, OCTOBRE 2011

dienne», et aujourd'hui juriste dans un cabinet de formation. La famille d'Iran les visite souvent: «Il y avait toujours quinze personnes à la maison, des matelas partout.» Sa grand-mère iranienne, que le jeune homme adore et admire («elle a divorcé dans les années 50, en Iran!»), a vécu chez eux jusqu'à sa mort. Lui cultive son Iran par la cuisine («une grosse base de riz basmati avec du safran, après on compose les sauces avec du poulet, de l'agneau»), par le persan, qu'il parle avec son père, et par son amour pour la sieste: «C'est mon côté oriental.»

Kyan passe les vingt-trois premières années de sa vie à «s'ennuyer» dans un quartier pavillonnaire rémois. Il ne trouve pas sa place, entre un «voisinage de gens simples, pas bêtes bien sûr, mais pas des intellectuels, qui ont un

.....
Il appartient
à cette génération
bibronnée aux séries
américaines et aux
films split-screenés
.....

quotidien, une routine», et les élèves du conservatoire, «bourgeois, enfin de bonne famille», qu'il fréquente tous les jours pour ses cours d'alto. «J'ai jamais voulu appartenir à un groupe. Avec mon meilleur pote, on avait un groupe de deux, ça nous suffisait.» Idem à la fac de droit, qu'il intègre sans trop savoir pourquoi. En maîtrise, Kyan navigue mollement entre le magasin de son père et un stage dans un cabinet d'avocats. «C'était sympa, mais tous les matins en me réveillant, je sentais que quelque chose n'allait pas.» Un peu au hasard, il suit un ami au cours Simon, à Paris. Révélation: «Je me rappelle avoir ressenti un truc unique: je suis en cours, je regarde les comédiens, certains font des erreurs, d'autres, de vraies réussites, et je ris tellement, je passe du rire à l'émotion, raconte-t-il, débit mitraille. Et je me dis, «c'est exactement ça que je veux faire».

Faire du théâtre, ça a été le premier choix de ma vie.» Pour payer son 12 m² et ses cours, l'apprenti comédien travaille tous les matins à l'accueil d'une banque d'affaires, où il se marre à dérider les financiers polyglottes et surmenés. Kyan Khojandi connaît le prix du paquet de riz, et reste peu dépensier, peu fêtard: «Je ne bois pas, je ne fume pas, du coup je m'ennuie vite en soirée.»

A longueur d'ennui, il a quelques belles «soupapes d'évasion»: la musique, donc – il a l'oreille absolue, son prix d'alto au conservatoire et joue de la guitare et du piano –, la danse (hip-hop), et le visionnage intensif de VHS. *Snatch*, *Fight Club*, *Trainspotting*, *Requiem for a Dream* l'ont «électrocuté». «Je suis un spectateur premier degré: j'adore le cinéma de divertissement américain. Je trouve ça fascinant de pouvoir divertir.» Ça tombe bien: son ami, producteur et manager Harry Tordjman dit de lui qu'il «est un entertainer, au sens noble du terme».

A sa sortie du cours Simon, le jeune homme apprend à «jouer au chapeau pour vingt-deux personnes». Il fait très vite des chroniques pour la télé, mais c'est avec *Bref* qu'il décolle: «C'est comme si on me disait: «Toi là, sors de la file, la France te voit maintenant.» Mais je suis pas dans un rêve de gloire, je suis dans un rêve d'amusement. Je veux que mon quotidien soit un vrai plaisir.»

Kyan Khojandi est très poli, «très bien éduqué», avance Harry Tordjman. Concentré, appliqué, jamais provoc: il s'amuse plutôt de ses propres humiliations, ou des manies des gens qui l'entourent. Avant *Bref*, il est allé se remettre en cause sur les scènes de stand up new-yorkaises. «Kyan, il se la pète pas, il doute, il travaille beaucoup, énumère Christine Giua, une metteur en scène qui a très tôt cru en lui. Il correspond à une époque, il est dans une modernité.» Promettant que son frère ne s'arrêtera pas en si bon chemin, Keyvan cite lui aussi Cyrano, visiblement référence familiale: «Travailler à se construire un nom/Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres? Non, Merci!»